NOTRE ROMAN

Une nuit pendant la Fronde

Par Mme JULIE LAVERGNE.

AU COIN DU FEU

C'était au mois de février 1650, à Pourville, petit port situé à une lieue de Dieppe, au pied de la haute falaise de Caude-Côte et à l'embouchure de la Scie. Il n'était encore que huit heures du soir; mais, la marée étant basse, tout le monde dormait, selon l'usage des populations maritimes. Au bord de l'Océan, en effet, ce n'est pas le lever ni le coucher du soleil qui déterminent le temps du travail ou du repos; c'est l'heure de la marée, et, cette heure variant toujours, on voit souvent bien plus de mouvement sur les ports en pleine nuit qu'aux belles heures de la journée.

Or, ce soir-là, il n'y avait plus de lumière à Pourville que dans une seule maison située près de l'église. Les fenêtres du rez-de-chaussée étaient éclairées par la double lueur d'un bon feu et d'une lampe à trois becs suspendue à l'une des poutres du plafond. Deux femmes allaient et venaient dans cette grande cuisine, et s'occupaient des apprêts du souper. Une poule au pot mijotait doucement dans une marmite suspendue à la crémaillère de la haute et large cheminée. Des pommes cuisaient dans un poêlon demi-sphérique en terre vernisée, et une jatte, remplie d'une pâte appétissante, et posée non loin d'une poêle à frire, indiquait que la ménagère projetait de faire des crêpes. Le dressoir, orné de faïences de Rouen et des pots d'étain brillants comme de l'argent, la huche et l'armoire de chêne sculpté, la table garnie d'une nappe bien blanche et sur laquelle les servantes disposaient avec soin le couvert, tout annonçait dans cette intérieur rustique l'aisance et le bien-être.

Quand le couvert fut mis, la plus âgée des deux servantes prit sa quenouille, s'assit au coin du feu et se mit à filer. Elle avait quelque soixante ans, et sa figure brune et ridée n'annonçait pas précisément une humeur gracieuse. Ses vêtements de couleur foncée et sa haute coiffe blanche comme la neige étaient propres et tout unis.

La jeune fille qui l'aidait n'avait guère plus de vingt-deux ans. Elle était fort jolie, blonde et fraîche comme l'aurore. Sa robe grise, son fichu à fleurs, son bonnet en dentelle de Dieppe, son tablier bleu à bavette, sa croix d'ivoire attachée à un ruban de velours noir, étaient ajustés avec tant de grâce et de propreté qu'elle semblait tout endimanchée, quoiqu'en habits de travail. Elle ouvrit la porte, regarda sur le chemin et dit: "Je ne vois rien venir, marraine. Est-ce que monsieur le curé rentre souvent aussi tard?"

"Dieu merci, non, ma fille!" dit la vieille servante; "mais la ferme où il est allé est tout à l'extrémité de la paroisse, au Petit-Appeville. Le bonhomme Créquier aurait bien dû se décider à demander les derniers sacrements à une heure plus commode. Je suis très inquiète de savoir monsieur le curé par les chemins la nuit. Heureusement qu'il a le sacristain avec lui. Jérôme n'est pas un foudre de guerre; mais il est prudent, adroit et il sait jouer du bâton."

"Y a-t-il des voleurs par ici?" dit la jeune fille.

"Non pas, que je sache", reprit Nicole; "mais on peut rencontrer un mauvais chien, un mendiant malapris; et puis, notre curé n'est plus jeune. Il pourrait tomber, se blesser. Fait-il clair de lune, Suzon?"

"Cela commence," dit Suzon. Et, prenant aussi sa quenouille, elle s'assit en face de sa marraine sous le manteau de la cheminée.

Elles restèrent quelques instants sans parler. Le tic tac de l'horloge placée dans un coin, le bruit de la mer agitée par un fort vent de sud-ouest, rompaient seuls le silence de la nuit.

"Savez-vous que ce n'est pas gai ici, marraine?" dit Suzon. "Est-ce que vous n'avez pas peur, quelquefois, le soir?"

"Si fait, bien", dit Nicole: "quand monsieur le curé est absent, je ne suis pas très rassurée. Nous sommes trop près du cimetière ici, et, plus d'une fois, j'ai entendu des âmes en peine y gémir, pendant les nuits de tempête surtout. Et, en vue de nos fenêtres, sur la falaise de Caude-Côte, il y a un pré où, pour rien au monde, je ne voudrais aller après le coucher du soleil: les fées et les goblins viennent y danser, et souvent j'ai vu trembloter derrière la haie d'ajoncs leurs lanternes bleuâtres. Sous l'arche du pont il y a, dit-on, un lutin qui se plaît à effrayer les voyageurs: il tend sur le pont des cordes tressées avec du varech, à seule fin de faire tomber les gens qui passent. Une fois renversés, il les attire dans l'eau ne les lâche plus et les roule jusqu'à la mer. Monsieur le curé dit que c'est un conte de bonnes femmes; mais les anciens du village y croient comme à l'Evangile, et moi qui te parle, Suzon, j'ai vu plus d'une fois, sur le pont, le matin, des algues et du varech qui, pour sûr, n'étaient pas venus là tout seuls. D'ailleurs, tu sais le dicton du pays: "Pour vivre en paix à Pourville, mieux vaut être filleuil d'une fée que d'un évêque."

"J'aime mieux demeurer à Dieppe", dit Suzon. "Là il n'est question ni de fées ni de lutins. Il y a bien le vaisseau fantôme du jour des Morts; mais cela regarde les marins, et moi, Dieu merci! je serai la femme d'un ivoirier."

"C'est donc bien décidé, Suzon," dit Nicole d'un air chagrin: "tu vas faire cette sottise, épouser un gars aussi jeune et aussi pauvre que toi. Tu ferais bien mieux d'apporter ici ton petit ménage et d'y amener ta mère. Ta mère m'aiderait, tu ferais des dentelles près de moi. Monsieur le curé vous voit avec plaisir, et il sait bien que j'ai besoin d'aide. Tu vivras ici sans souci, et, foi de chrétienne! je te laisserai tout mon bien. J'en ai plus que tu ne crois, Suzon. Au lieu de cela, si tu épouses Lubin, tu vas te mettre dans la misère."

"Que non pas!" dit la jeune fille. "Lubin est un habile compagnon. Il deviendra maître dans quelques années. Je ne crains pas le travail: depuis cinq ans je gagne ma vie et celle de ma mère. D'ailleurs, maman aime bien Lubin et m'approuve. J'espère que le bon Dieu ne nous abandonnera pas. Vous même, marraine, vous ferez bien quelque chose pour nous."

"Pas grand'chose", dit Nicole. "Je ne veux pas me démunir. Si monsieur le curé meurt avant moi, il faudra bien que je m'arrange pour vivre chez moi et ne pas aller à l'hospice. Charité bien ordonnée commence par soi-même."

"C'est fort juste", dit Suzon. Elle songeait cependant que, sans se gêner, la Nicole aurait bien pu lui assurer une petite dot. Celle-ci avait déjà hérité de deux curés, qui lui avaient laissé, l'un une petite maison, l'autre quelques rentes. Mais la Nicole était extrêmement intéressée, et sa filleule le savait bien.

L'horloge de l'église et le coucou du presbytère sonnèrent en même temps neuf heures.

"Comme il est tard!" dit Nicole. "Ah! c'est ce maudit pont qui m'inquiète! Si j'avais quelqu'un de hardi sous la main, j'enverrais y mettre une lanterne et jeter de l'eau bénite. Qui sait si le lutin n'a pas déjà tendu ses cordes!"

"Voulez-vous que j'y aille?" dit Suzon. "C'est à deux pas, et je n'ai pas peur des lutins."

"Tu es une brave fille, Suzon!" dit Nicole. "Vas-y, mon enfant, cela me rassurera bien."

Elle lui donna une lanterne, un peu d'eau bénite dans un petit pot; et Suzon, ayant mis sa mante de futaine rayée, s'achemina vers le vieux pont jeté sur la Scie, à deux cents pas du presbytère.

II

LE PONT ROMPU

Le temps était doux pour la saison. La fonte des neiges avait grossi la rivière, et le pont était en si mauvais état, que Suzon pensa que les lacets tendus par le lutin seraient superflus, et que les ornières qui défonçaient le chemin étaient plus que suffisantes pour faire tomber les passants. Les parapets, grossièrement construits en terre et en galets, étaient à demi détruits, et, au milieu du pont, un trou laissait voir, à travers la voûte effrondrée, l'eau rapide et boueuse de la rivière.

Suzon s'avança bravement sur ce pont dangereux, y jeta l'eau bénite, et posa sa lanterne sur le reste du parapet, à deux pas du trou béant. Elle allait retourner à la cure, lorsqu'une voix bien connue prononça son nom à quelques pas d'elle, et qu'un jeune homme vêtu d'une vareuse bleue et coiffé d'un bonnet de laine, parut sur le pont, du côté de Dieppe.

"Lubin!" s'écria-t-elle. "Et quel vent vous amène si tard à Pourville? Est-ce que ma mère est malade?"

"Non point," dit Lubin, "mais c'est elle qui m'envoie à seule fin de vous dire qu'il ne faut pas que vous reveniez à Dieppe demain matin avec le messager, comme c'était convenu. C'est la maman qui viendra vous rejoindre. Il va y avoir du grabuge à Dieppe. Ne vous étonnez pas si vous entendez le canon."

"Miséricorde!" s'écria Suzon. "Et qu'y a-t-il donc? Les Anglais ont-ils déclaré la guerre?"

"Ah!" dit Lubin, "c'est bien autre chose. Madame de Longueville est au château avec je ne sais combien de gentilshommes plus fringants et plus fanfarons les uns que les autres. Elle veut fermer les portes de Dieppe à l'armée du roi qui s'avance, commandée par M. du Plessis-Bellière, et se fortifier dans le château. M. le gouverneur ne s'en soucie guère; mais madame la duchesse est si intrigante, qu'elle viendra bien à bout de le persuader. Jour et nuit, depuis dimanche, c'est comme une procession sur la montée du château. Madame de Longueville fait venir tous les syndics des corporations, tous les riches bourgeois de Dieppe, les chefs de la milice, et cherche à les enjôler. Ça va cauffer, et le plus prudent est de tirer son épingle du jeu. Mais que faisiez-vous sur ce pont à une heure pareille, mam'zelle Suzon?"

Suzon le lui dit, et Lubin ayant manifesté l'intention de l'accompagner à la cure, elle le pria de n'en rien faire. "Ma marraine", dit-elle, "est sévère et soupçonneuse comme tout: si elle vous voit, elle pensera que je vous ai donné rendez-vous. Allez à l'auberge, et demain matin vous viendrez nous conter les nouvelles. Adieu, Lubin!"

"Que vous êtes méchante!" dit Lubin. "Laissez-moi vous conduire un bout de chemin, au moins. Puis j'irai au-devant de monsieur le curé et je rentrerai avec lui."

"Ça, c'est une bonne idée", dit Suzon. "Mais expliquez-moi donc comment madame de Longueville, qui est cousine du roi, veut refuser aux troupes de Sa Majesté l'entrée du château de Dieppe."

"Ça," dit Lubin; "c'est rapport au cardinal Mazarin, et je n'y comprends rien du tout. Ce qui est certain, c'est que toute la ville est en l'air. On bat le tambour par les rues, et personne ne se couche. Il y a des feux allumés sur la grande place, pour éclairer la milice que M. de Montigny passe en revue. On sonne de la trompette, les femmes crient, les enfants pleurent. C'est une confusion où une vache ne reconnaîtrait pas son veau. Je suis bien content que vous soyez en sûreté à Pourville, mam'zelle Suzon. Je voulais amener la maman ce soir, mais elle m'a dit que pour un royaume elle ne passerait pas à Caude Côte la nuit. Mais nous voici arrivés. A tout à l'heure, Suzon!"

Il voulut l'embrasser. En fille sage et bien apprise, elle lui donna un bon soufflet; et Lubin, tout penaud, reprit le chemin du pont, tandis qu'elle rentrait au presbytère, à la grande joie de Nicole, qui commençait à s'inquiéter du retard de la jeune fille.

Le vent fraîchissait, et de gros nuages passaient rapidement devant la lune. La lanterne posée sur le pont guidait Lubin. Il marchait lentement, écoutant si quelque bruit lointain ne lui annonçait pas l'arrivée du curé; mais le murmure des flots et le gémissement du vent dans les ajoncs des falaises parvenaient seuls à son oreille.

Quelques gouttes de pluie tombèrent. "Voirement", se dit Lubin, "je serais plus à mon aise au coin du feu de la cure, et j'ai bien envie d'y aller tout de go."

Et il allait rebrousser chemin, lorsqu'un spectacle inattendu frappa ses regards.

Dans le chemin en zigzag qui descend de la falaise du Caude-Côte, il aperçut plusieurs cavaliers portant des torches et escortant, un carrosse attelé de quatre chevaux. Toute cette troupe allait au pas, et descendait avec précaution le chemin défoncé et rempli de pierres roulantes.

Lubin se signa. "La maman a raison", se dit-il: "voilà les sorcières de Caude-Côte qui vont au sabbat. Ce ne sont pas des chrétiens qui se risqueraient la nuit dans un pareil casse-cou. Mais pourtant j'entends le bruit des fers des chevaux. Si c'étaient des fantômes, ils ne feraient pas ainsi jaillir les étincelles des cailloux. Ils vont arriver au pont. Ce serait charité de les avertir de l'état où il est. Si j'y allais?"

Pendant que le prudent Normand délibérait ainsi avec lui-même, une forte rafale de vent s'engouffra dans la vallée. La lanterne tomba et s'éteignit. Les cavaliers arrivèrent au pont et le franchirent sans accident; mais quand le lourd carrosse y passa, ce fut autre chose. La moitié du pont s'écroula, le timon se rompit, et la voiture, versant à demi dans la rivière, se remplit d'eau jusqu'au niveau des banquettes. On entendit quelques cris de femmes, et les cavaliers, mettant pied à terre, se hâtèrent d'opérer le sauvetage. Lubin courut à leur aide, et, en un instant, les deux dames qui étaient dans le carrosse en furent retirées fort mouillées et à demi mortes de frayeur. L'une d'elles cependant se remit promptement, et d'un ton d'autorité demanda: "Où sommes-nous, messieurs? N'y a-t-il pas près d'ici quelque château où nous pourrions être reçus?"

"Vous êtes à Pourville, madame," dit Lubin. "La cure est à deux pas, et vous y trouverez bon feu et bon accueil."

"C'est bien," dit la dame. "Monsieur de Saint-Ybars, à tout prix faites mettre le carrosse en état. Je vais aller me sécher à la cure: suivez-moi, mademoiselle de Lobel." Et, relevant résolument sa longue jupe de soie alourdie par l'eau, elle dit à Lubin:

"Donnez-moi la main, mon garçon, et conduisez-moi à la cure. Vous m'y rejoindrez, messieurs; mais, avant tout, occupez-vous de la voiture et donnez une torche à mon guide."

"La voici," dit M. de Saint-Ybars; "mais je ne laisserai pas Votre Altesse sous la garde d'un inconnu. Permettez-moi de vous accompagner."

Ils se mirent en marche, et en cinq minutes arrivèrent au presbytère de Pourville.

III

LE SOUPER

Grand fut l'étonnement de Nicole et de Suzon en voyant arriver l'étrange cortège. Lubin se hâta de conter l'aventure et la dame, s'approchant du feu toute frissonnante, ordonna à Suzon d'y jeter une douzaine de fagots.

"Hé! doucement!" s'écria Nicole. "Comme vous y a liez! Croyez-vous donc que le bois soit pour rien à Pourville? Attendez au moins que j'enlève le souper de monsieur le curé!"

Elle se hâta de mettre les vivres en sûreté, et Suzon fit un feu capable de rôtir un boeuf. La dame et sa suivante grelottaient. "Vous aurez beau faire, madame," Suzon, "vous ne pourrez pas vous sécher comme cela. Il faut changer d'habits. Ma marraine et moi nous allons vous en donner. N'est-ce pas, marraine?"

"Il le faut bien," dit Nicole. "Emmène ces dames là-haut: voici ma clef; tu trouveras dans l'armoire mes habits du dimanche."

"J'avais heureusement apporté les miens pour la Chandeleur," dit Suzon. "Ils iront à madame comme un gant."

Et, prenant une lumière, elle emmena les deux voyageuses au premier et unique étage de la cure. "Ah ça!" dit Nicole à Lubin en regardant de travers l'élégant Saint-Ybars, qui, s'approchant de la table, se versait sans façon un bon verre de cidre, "dites-moi, mon gars, par quel hasard vous arrivez ici en si grande compagnie, et qui est cette belle madame trempée comme une soupe, qui a des airs de la reine, et s'installe ici sans dire gare?"

"Chut!" dit Lubin, "c'est une très grande dame; mais il vaut mieux pour vous que vous ignoriez son nom, rapport au cardinal Mazarin. Recevez-la bien. Elle s'en ira dans une couple d'heures, et, si on vous interroge, vous pourrez dire que vous avez donné l'hospitalité comme une bonne chrétienne le doit, mais sans savoir à qui. Et voilà! Monsieur le curé vous en dira plus long, s'il le veut."

"Hélas! le pauvre cher homme!" s'écria Nicole, "comment passera-t-il ce pont rompu?"

"Il y trouvera plus de quinze hommes de bonne volonté pour l'aider," dit Lubin: "tous les domestiques de la dame sont par là autour, qui radoubent le carrosse. La partie qui reste de ce pont de malheur est encore suffisante pour le passage des piétons. D'ailleurs je vais y aller voir."

"Courez-y, mon bon Lubin," dit Nicole, "mais buvez un coup d'abord."

"Grand merci! à votre santé!" dit Lubin.

Et il partit.

"N'auriez-vous pas un fauteuil, ma bonne femme?" dit M. de Saint-Ybars.

"Il n'y en a qu'un céans, monsieur", dit Nicole: "c'est celui de monsieur le curé, et il est dans sa chambre."

"Allez le chercher vitement", dit le jeune gentilhomme, "et tâchez de trouver aussi un tapis, des coussins et un escabeau pour faire asseoir madame la duchesse."

Sans oser répliquer, mais fort scandalisée du sans-gêne de l'étranger, la vieille servante alla quérir les objets demandés et les plaça devant le feu.

"C'est bien," dit Saint Ybars, "Le couvert est mis, à ce que je vois. Voyez ce que vous pourriez ajouter au souper."

"Ouais!" fit Nicole. "C'est le souper de monsieur le curé! Est-ce que votre belle madame va le manger?"

"Je l'espère bien, dit le gentilhomme. "Son Altesse n'a rien pris de la journée, tant elle a eu d'affaires! Voyons, la bonne femme! faites-nous des grillades. Je vois que vous ne manquez pas de lard."

Et, de la pointe de son épée, il décrocha prestement un jambon pendu dans la cheminée.

"Avez-vous des oeufs?" dit-il. "N'auriez-vous pas de meilleur cidre que celui que j'ai bu? Madame la duchesse mange peu et ne boit que de l'eau; mais, d'ici à une heure, vous aurez à héberger une douzaine d'hommes de bon appétit. Allons! ruez-vous en cuisine, la bonne femme! et mettez tout par les écuelles."

"C'est aisé à dire, monsieur," fit Nicole, de plus en plus vexée; "mais je ne suis pas la maîtresse ici, et nous ne sommes pas une auberge. Et qui payera les pots cassés, s'il y en a?"

"Ne vous inquiétez de rien!" fit Saint-Ybars en lui mettant un louis dans la main, "mais faites-nous à souper."

La vue de l'or transforma tout à fait l'humeur de la servante. Elle saisit la poêle, et, en peu d'instants, l'odeur des grillades de jambon se répandit dans la cuisine. Puis elle se mit à faire des crêpes. saint-Ybars voulut l'aider, et il tenait la queue de la poêle lorsque les voyageuses, ayant changé d'habits, revinrent dans la cuisine.

"A merveille!" dit la dame, "je vois que mon fidèle chevalier m'est dévoué, non seulement jusqu'à la bourse et à l'épée, mais jusqu'à la poêle à frire. Vous avez fort bonne grâce à faire sauter les crêpes, monsieur de Saint-Ybars. Comment me trouvez-vous avec mon bonnet cauchois?"

"Plus belle que le jour!" s'écria Saint-Ybars. "Il ne vous faudrait que paraître un instant au Louvre avec cette coiffure pour que toutes les dames de la cour et la reine elle-même s'empressent de l'adopter. Mais, madame, si je me suis fait cuisinier ce soir, c'est afin de vous décidez à souper."

"Eh! j'y consens volontiers," dit la duchesse. "J'ai vraiment bon appétit. Et voilà le couvert mis pour quatre. Je vais souper avec vous, mademoiselle de Lobel, et la jolie fille qui m'a prêté ses habits. Ce n'est pas le moment de faire de l'étiquette. Allons, ma bonne femme, servez-nous, s'il vous paît."

Et la princesse, dont l'air altier et gracieux à la fois contrastait avec les vêtements plébéiens, se mit à table. A sa droite s'assit Saint-Ybars, et, à sa gauche, mademoiselle de Lobel, tout embéguinée des coiffes de Nicole. Son air transi et déconcerté sous ses vêtements contrastait avec l'aisance et la belle humeur de Saint-Ybars, qui se mit à servir la duchesse et a vanter les mérites du souper improvisé.

Suzon refusa modestement de s'asseoir à table, sous prétexte qu'elle devait se hâter de faire sécher les habits de la duchesse et de la demoiselle. Elle étendit devant le feu la robe de damas bleu et tous ses accessoires, et apprêta les fers pour repasser les coiffes et la fraise de dentelle, que l'humidité avait complètement déformées.

Quand à Nicole, elle servait de son mieux les convives et prêtait une oreille attentive à leur conversation. Elle n'y comprit bien qu'une chose: c'est que la duchesse voulait aller en Hollande et craignait d'en être empêchée par les émissaires du cardinal, qui surveillaient les côtes et avaient gagné à prix d'or tous les capitaines de vaisseaux marchands, depuis le Tréport jusqu'au Hâvre.

S'adressant tout à coup à Nicole, la duchesse lui demanda si elle connaissait à Pourville un patron de barque capable de l'emmener en Hollande. "Je lui donnerais cinq cents écus pour cela, et plus s'il le faut."

"Cinq cents écus sont un joli denier, madame," dit Nicole, "et nous avons ici d'excellents marins; mais leurs barques, non pontées, et à chaque instant envahies par les lames, ne sauraient vous convenir. Il faut être endurci comme le sont nos marins pour naviguer la dedans. Ce n'est qu'à Dieppe ou à St-Valery que vous trouverez ce qu'il vous faut."

"Vous l'entendez, madame", dit Saint-Ybars. "Je ne le fais pas dire à cette bonne femme. Croyez-moi, dès que votre voiture sera prête, allons à Varangeville, chez ma cousine, madame d'Ailly. Aussitôt après l'accident du pont, je lui ai envoyé un exprès. Elle vous attend. Une fois arrivée chez elle, vous pourrez aviser aux moyens de passer en Hollande, ou vous y resterez cachée tant qu'il vous plaira. Madame d'Ailly habite le manoir d'Ango: c'est une grande maison qui contient force cachettes et appartements secrets. Il y a aussi un souterrain comme celui du château de Dieppe, et qui conduit au bord de la mer. C'est un vrai château de roman, fait pour une princesse fugitive."

"Je veux y aller," dit la duchesse; "mais, je vous en prie, allez voir où est mon infortuné carrosse."

"Voici Tracy, qui va nous le dire", dit Saint-Ybars.

M. de Tracy, jeune frondeur des plus braves et des plus élégants, entrait en effet. Il salut la duchesse avec toute la grâce d'un courtisan accomplit, sans paraître le moins du monde s'apercevoir de son travertissement.

"Eh bien! monsieur," dit elle, "quelles nouvelles? quand partons-nous?"

"Hélas! madame", dit Tracy, "le timon est rompu; il n'y a pas de charron à Pourville, et le charpentier, que nous avons réveillé à grand'peine, est en train d'ajuster un bout de mât avec cordages pour remplacer le timon. Mais la voiture a encore d'autres avaries, et il faudra bien si à sept heures de travail pour la réparer."

"Voilà qui est fort maleureux," dit la duchesse en pâlissant. "Si les dieppois, ces misérables mazarins, me viennent poursuivre ici, que ferons-nous?"

"Rassurez-vous, madame," dit Tracy: personne à Dieppe ne connaît votre départ à l'heure qu'il est; on s'en apercevra tout au plus demain, si quelqu'un demande à vous voir dans la matinée. Mais alors nous serons loin d'ici. Si j'osais vous donner un conseil, madame, je vous engagerais à vous mettre sur un lit. Vous êtes extrêmement fatiguée: essayez de dormir; nous ferons bonne garde."

"M. de Tracy a bien raison, madame", dit la pauvre Lobel, qui n'avait pas pu manger, tant elle était lasse. "Allons dormir. Nous serons d'autant mieux en état de fuir demain matin."

"Je vais vitement mettre des draps blancs à mon lit," dit Suzon en décrochant une énorme bassinoire et la remplissant de braie. "Venez, madame! vous êtes si pâle, que vous faites pitié."

Et la bonne fille quitta la cuisine en disant à Nicole: "Qui m'aurait dit, marraine, que je prêterais ce soir mon lit à une cousine du roi!"

La duchesse se leva, et, donnant, sa main à baiser aux deux gentilshommes, prit congé d'eux, et, appuyée au bras de sa suivante, rejoignit Suzon dans la chambre d'en haut.

A peine était-elle sortie que le bon curé, escorté par le sacristain, Lubin et quelques domestiques de la duchesse, arriva tout ému. Nicole voulait le faire mettre à table; mais il dit qu'il avait soupé chez les Créquier, et ne s'occupa qu'à héberger ses hôtes. Tracy et Saint-Ybars, charmés de son bon accueil, lui confièrent toutes leurs inquiétudes. Le curé les engagea à faire bonne garde du côté de Dieppe, et les assura que dans Pourville personne ne dénoncerait l'asile de la duchesse fugitive. "Pas un des paroissiens", dit-il "ne voudrait nuire à mes hôtes, quels qu'ils fussent. Madame la duchesse peut dormir en paix. Mais vous ferez bien de ne pas perdre de vue le charpentier et de le bien stimuler, car il est très lent. Je vous engage aussi à envoyer chercher le charron d'Appeville: il aidera et guidera notre charpentier."

Les deux gentilshommes remercièrent le curé, et, ne voulant pas abuser de son hospitalité, emmenèrent leur suite chez le charpentier, dont la maison était à mi-chemin du pont. La femme du charpentier avait allumé un bon feu; et bientôt, tandis que l'on travaillait à réparer le carrosse, Tracy, Saint-Ybars et toute l'escorte, attablés chez leur hôtesse, charmèrent les ennuis de la veillée en buvant du cidre et en mangeant des beignets et des grillades. Lubin déclara qu'il voulait dormir, et s'alla coucher dans la grange. Le sacristain rentra chez lui, et le curé voyant que minuit n'était pas encore sonné et qu'il aurait le temps de faire un bon somme avant l'heure de la messe, se retira dans sa chambre.

"Enfin", se dit Suzon, "les voilà partis! je vais pouvoir faire ma besogne."

Elle attisa le feu, versa de l'huile dans la lampe, étendit une couverture de laine sur la table, et se mit en devoir de repasser les vêtements de la duchesse et de sa suivante.

Nicole essaya de l'aider, mais la pauvre vieille tombait de sommeil.

"Allez dormir aussi, marraine", dit Suzon. J'aurai fini dans une petite heure, et alors je dormirai sur le fauteuil de monsieur le curé."

"Bonsoir, Suzon!" dit Nicole. "Hélas! quelle nuit agitée! pourvu qu'elle se passe sans malheur!"

Et elle alla se coucher.

(Suite à la page 7)

BUANDERIE DU BON PASTEUR

LINGE SECHE AU SOLEIL

PRESSAGE ET REPASSAGE

Attention spéciale au lavage de famille.

411 RUE SAINT-ANDRE

Tél. R. 1295

Gros Bois Dur

BOIS MOU SEC GARANTI

Coupé et non coupé.

Prompte livraison.

W. E. BEATON

167 Echo Drive, OTTAWA, ONT.

Tél. Carling 1357

23j—6m.

HOMMES DEMANDES

Gagnez $10.00 par jour et devenez un expert en ignition électrique. Cours spécial sur réfection d'armature, réparage interne de générateurs, démarreurs, magnetos, etc., etc.

Gagnez tout en vous instruisant. Aussi instructions sur le mécanisme d'automobile, gaz et manière de conduire un auto.

DETROIT MOTORS

426 AVE. GLADSTONE, Ottawa, Ont.

Instruction en anglais et en français.

COKE

$13.00 la tonne

La sorte qui donne satisfaction

BOIS $1.75 LE VOYAGE

Le meilleur que l'argent puisse acheter.

Une commande d'essai vous en convaincra.

J. A. BARRETT

53 AVE. BREEZEHILL

Tél. S. 4567.

ABONNEZ-VOUS AU "CANADIEN"

UN SERVICE Nouveau

Lavage humide avec le linge de lit et de table repassé pour 7c la livre.

Charge minimum $1.00

Household Laundry Co.

31-37 CHAMBERLAIN AVE.

TEL. CARLING 25

Jan.16-6f.

Barrett Bros

COKE CHARBON ET BOIS

Bureau: Angle CATHERINE ET KENT

Tél. C. 598

Bois et Charbon, Tél. C. 860

Jan.16-6f

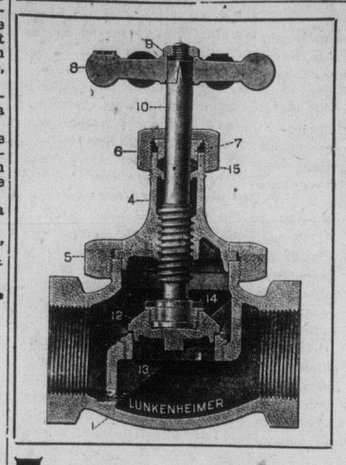
The Harris Lithographing Co. Ltd

113-125 Sterling Road

TORONTO, ONT.

Manufacturiers d'Etiquettes Lithographiées, Cartons, Affiches, Couverts de Catalogues, Boîtes à Grain, etc.

ENCOURAGEZ NOS ANNONCEURS.



Matériaux

Pour Plombiers, Ingénieurs et Poseurs d'Appareils de Chauffage

MARCHANDISES EMAILLEES ET EN PORCELAINE

ARTICLES SANITAIRES

J. Alph. Langelier

TELEPHONES : VENTES ET EXPEDITIONS, QUEEN 581 BUREAUX, QUEEN 582.

Entrepôts et Département d'Expédition 288 à 294 et 310 rue WELLINGTON.

Bureau et Magasin 312 et 314 rue WELLINGTON.

PROVINCE OF ONTARIO

DEPARTMENT OF MINES

Les Richesses Minérales d'Ontario

La production minérale d'Ontario pour l'année 1924 est estimée à $75,000,000.

La liste des minéraux économiques produits en Ontario est longue et variée. Elle comprend le mica, l'ardoise, la pyrite, le graphite, le sel et plusieurs autres substances non-métalliques, mais Ontario occupe la place par excellence, parmi les contrées minières, par sa production de métaux. Parmi ceux-ci on remarque l'or, l'argent et le nickel. Ontario surpasse non seulement ses Provinces soeurs dans la production de ces trois métaux mais elle en produit plus à elle seule que toutes les autres mises ensembles.

L'OR :—Ontario est aujourd'hui la source principale de la production de l'or n'étant surpassée que par le Transvaal et les États-Unis. Les chiffres pour 1923 sont les suivants:

Transvaal	9,132,722	onces (Troy)
Etats-Unis	2,485,445	"
Ontario	971,518	"

On estime que la production d'or dans Ontario en 1924 excèdera 1,200,000 onces ou $25,000,000. Les noms de Porcupine et Kirkland Lake—les deux districts producteurs d'or par excellence—sont aujourd'hui dans toutes les bouches. La mine Hollinger augmente constamment sa production et atteint aujourd'hui 8,000 tonnes par jour, si bien qu'on estime qu'à la fin de 1925 elle sera la mine d'or la plus importante du monde entier.

L'ARGENT :—Les terrains merveilleux de Cobalt, Lorrain Sud et Gowganda placent Ontario dans une position prédominante. A venir jusqu'au 31 décembre 1923, la production de l'argent dans Ontario atteignait une valeur de $227,200,000. Les mines d'argent d'Ontario produisent aujourd'hui plus d'une tonne d'argent pur. La découverte récente des richesses souterraines des mines Keeley et Frontier dans Lorrain Sud ont produites du minerai aussi riche que celui découvert dans les mines de Cobalt à leurs débuts.

LE NICKEL :—Les mines de Sudbury produisent 90 pour cent du nickel du monde entier, un métal tout aussi important aux industries qu'il l'était durant la guerre. Les nouvelles demandes pour l'acier nickelé, le métal monel, le nickel malléable, le nickel composé et ses alléages ont forcé les mines de nickel à une production aussi intense que durant la guerre.

Elles sont rares, les parties du monde, offrant d'aussi grands avantages aux chercheurs de minéraux que les terrains encore inconnus du Nouvel Ontario, que l'explorateur peut atteindre avec son canot.

Les Lois d'Ontario sont équitables tant à l'explorateur qu'au spéculateur. Le Gouvernement offre toute l'assistance voulue pour le défrichage des chemins, le nettoyage des ruisseaux et la construction des chemins, donnant ainsi accès aux concessions minières. Si le terrain est d'une richesse suffisante des communications par chemin de fer sont aussi établies. L'extension des lignes d'embranchements du chemin de fer T. & N. O. aux lacs Kirkland et Larder, et de Cobalt aux mines d'argent de Lorrain Sud est une preuve de l'aide que le Gouvernement est toujours prêt à donner. Les lignes ont été ouvertes au trafic le 10 novembre 1924.

Pour la liste des pamphlets, mappes, rapports géographiques sur les terrains miniers et toutes autres informations adressez-vous à

HON. CHARLES McCREA, Ministre des Mines où THOS. W. GIBSON, Sous-Ministre des Mines.

TORONTO, ONTARIO.